Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 39

Artikel: Les Vosges
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-210691

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

cri d'étonnement; ils eurent peur de quelque catastrophe et firent de grands signes de croix.

Mais quand ils eurent appris la vérité de la bouche de Némorin, leur étonnement devint de la stupeur et de l'admiration. Ils entrèrent aussitôt en prières et entonnèrent une hymne d'actions de grâces.

L'aventure, heureusement, n'eut pas de suite tragique. Némorin rentra tranquillement à Bourg-Saint-Pierre, et la noble dame en Germanie, après s'être mutuellement promis de ne jamais s'oublier.

Ils tinrent parole.

Un jour du printemps qui suivit, Némorin vit arriver à Bourg-Saint-Pierre un fringant cavalier qui lui remit une superbe bourse remplie d'or, de la part de la jeune dame qu'il avait sauvée au Mont-Jou et qui, aujourd'hui, était son épouse.

Némorin remercia beaucoup le jeune seigneur et, tout naïvement, lui remit un bouquet de fleurs des montagnes, pour celle dont la douce image ne le quitterait qu'au tombeau.

Quant à l'empereur, il continua son voyage, sans pouvoir se rendre compte de ce qui s'était passé; de vagues soupçons hantèrent bien son esprit, mais comme il ne se sentait pas sans reproche, il préféra n'en pas parler.

D'ailleurs, il n'avait pas de temps à perdre, l'orage grondait sur sa tête, il savait qu'il jouait sa couronne, et, quelques jours plus tard, devant le pape Grégoire VII, il faisait, à Canossa, cette amende honorable qui assurait une fois de plus le triomphe de l'Eglise et qui est restée fameuse dans l'histoire.

A. Duruz-Solandieu.

LE DRAPEAU

As-tu vu flotter dans le vent,
Une fois en ta vie,
La bannière que si souvent
Nos pères ont suivie?
En voyant ton drapeau, dis-moi,
As-tu senti grandir en toi
L'amour de la patrie?

Emblème de nos libertés,
Du droit, de la justice,
Il crie à nos cœurs exaltés :
Courage et sacrifice!
Ecoute cette grande voix,
Et, sans crainte, marche où tu vois
L'étendard de la Suisse!

Il dit le passé glorieux
Et les luttes épiques;
Il dit les hauts faits des aïeux
Aux âmes héroïques.
Ce fier drapeau porte en ses plis,
L'honneur d'un peuple et d'un pays,
Les gloires helvétiques!

A ceux à qui le sort fatal
Fit une vie errante,
Et qui, loin du pays natal
Voient sa croix éclatante,
Le drapeau de la nation
Apporte encore la vision
De la patrie absente.

A lui sont liés tous les cœurs
Par d'invisibles chaînes,
A voir flotter ses deux couleurs
Qui n'oublîrait ses haines.
Il dit : Enfants, souvenez-vous ?...
Et c'est lui que nous suivrons tous
Dans les luttes prochaines.

Regarde flotter dans les airs
La bannière chérie,
Celle qu'en nos jours de revers
Les pères ont suivie,
Et, qu'à la voir, grandisse en toi,
Avec le courage et la foi,
L'amour de la Patrie!

A. R.

LES VOSGES

Depuis deux mois bientôt se livrent dans les Vosges des combats presque journaliers, menus épisodes de la guerre effroyable où est plongée l'Europe. Les Vosges sont faites pour avoir les sympathies des Suisses. Massif de montagnettes couvertes de forêts, coupées de ravins souvent profondément encaissés où miroitent de jolis lacs et où prennent leurs sources de nombreux ruisselets et torrents, elles sont en quelque sorte une petite Suisse entre la France et la vallée du Rhin. Ainsi que notre pays, elles offrent une grande variété, non seulement dans les paysages, mais encore dans les types de leurs habitants et dans leur parler, où se mêlent d'une façon si curieuse les divers patois romans et germains. Du côté du Haut-Bar, on dit un *ségare* pour un scieur, et l'on ne jette pas dans l'âtre une bûche de bois, mais une *ételle*, vieux mot qui est au reste du très bon français et qu'on retrouve dans le patois vaudois (*étalle*).

Il y a dans les romans d'Erckmann-Chatrian des pages charmantes sur les Vosges. Le morceau qui suit est extrait d'*Une Nuit dans les bois*. C'est le chroniqueur et archéologue Bernard Hertzog qui parle :

« Quand on a eu le bonheur de naître dans Les Vosges, entre le Haut-Bar, le Nideck et le Geierstein, on ne devrait jamais songer aux voyages. Où trouver de plus belles forêts, des hêtres et des sapins plus vieux, des vallées plus riantes, des rochers plus sauvages, un pays plus pittoresque et plus riche en souvenirs mémorables? C'est ici que combattirent jadis les hauts et puissants seigneurs de Lutzelstein, de Dagsberg, de Leiningen, de Fénétrange, ces géants bardés de fer! C'est ici que se sont donnés les grands coups d'épée du moyen âge, entre les aînés de l'Eglise et le Saint-Empire. Qu'est-ce que nos guerres, auprès de ces terribles batailles où l'on s'attaquait corps à corps, où l'on se martelait avec des haches d'armes, où l'on s'introduisait le poignard par les yeux du casque?[1] Voilà du courage, voilà des faits héroïques dignes d'être transmis à la postérité! Mais nos jeunes gens veulent du nouveau; ils ne se contentent plus de leur pays; ils font des tours d'Allemagne, des tours de France... Que sais-je? Ils abandonnent les études sérieuses pour le commerce, les arts, l'industrie, comme s'il n'y avait pas eu jadis du commerce, de l'industrie et des arts, et bien plus curieux, bien plus instructifs que de nos jours : voyez la ligue anséatique, voyez les marines de Venise, de Gênes et du Levant, voyez les manufactures des Flandres, les arts de Florence, de Rome, d'Anvers! Mais non, tout est mis à l'écart, on se glorifie de son ignorance, et l'on néglige surtout l'étude de notre bonne vieille Alsace. Franchement, tous ces touristes ressemblent aux maris jeunes et volages qui délaissent une bonne et honnête femme pour courir après des laiderons. »

Veut-on se faire quelque idée d'un site des Vosges? Voici comment, dans *Maître Daniel Rock*, Erckmann-Chatrian décrivent Felsenborg tel qu'il était en 1840 :

« A cette époque, ni le canal ni le chemin de fer ne troublaient le silence des grands bois de leurs sifflements aigus, de leurs cris de halage, du roulement formidable de leurs convois. Le village, avec ses larges toitures de chaume, ses hangars, ses étables, sa petite église effilée dans l'air, ses arbres fruitiers au feuillage touffu, qui moutonnent les uns par dessus les autres jusqu'à mi-côte, où commencent les bruyères; la Zorn écumeuse qui suit en zig-zag toutes les sinuosités de la montagne à perte de vue; les gras pâturages où se baignent jusqu'au poitrail, dans les hautes herbes, les grands bœufs, les vaches, les génisses, levant leur large tête crêpue et mugissant du fond de leur poitrail d'une voix lente et mélancolique, tout cela s'épanouissait comme une fraîche idylle dans la vallée bleuâtre. Felsenborg n'était pas alors à dix heures de Paris par la grande vitesse, mais bien à cinq ou six siècles. On y parlait une langue primitive, pleine de vieux mots et de tournures allemandes; on y chantait d'antiques complaintes, si douces, si mélancoliques, que les larmes vous en venaient aux yeux et qu'on se prenait à songer aux minnesingers, aux belles châtelaines, aux chevaliers et aux misères du pauvre peuple dépouillé, houspillé, saccagé et pendu par les Tavardins, les Brabançons, les Bourguignons et autres héros du moyen âge. Le sarrau de toile grise et le gros bonnet de laine crépelue à longues oreilles, du temps de Henri l'Oiseleur, y restaient à la mode, ainsi que les coiffes en galette et les robes à taille haute qui se transmettaient de la mère à la fille, avec les breloques d'or et les ustensiles du ménage.

La seule littérature de l'endroit consistait dans le *Messager boiteux* de Strasbourg, et les seuls produits de l'art, dans le *Juif errant* et le *Saint-Michel* de Montbéliard.

Tout cela, nous l'avons vu dans notre enfance, et parfois, en y rêvant, il nous semble avoir vécu sous Frédéric Barberousse, alors que le comté de Felsenborg faisait partie de l'Empire germanique. »

[1] Bernard Hertzog ne connaissait pas les mines sous-marines, ni les bombes que font choir les aviateurs, ni les obus de 42 centimètres et autres merveilleux engins de destruction inventés par l'humanité moderne, si fière de sa civilisation.

LO RELOUDZO

(Patois de Moudon.)

D Jean-Phelippe, derbouni dâo veladzou, ètâi on bon villiou dè soixante et coquiè z'annâïès que n'ètâi pas conteint de son soo dein c'ti bas mondou.

L'est veré que l'avâi onna fenna que lou foutemassivè adî; on arâi djurâ que l'irè lou diabllio.

Et n'est pas tot. Djan-Phelippe avâi on crouïe reloudzo qu'allâ tot dé gouingoué. L'avâi bin tsertsi à lo rabistocâ li-mîmo, avoué sa remala dé coutî; mâ n'avâi pas réussâ. Lou reloudzo ne volliâi pllicca martsi et s'arrita.

— Té bourla po onna poison dé reloudzo! sè dese Djan.

Tot parâi, apri avâi bin djura et inradzi, se décida a porta son reloudzo à Davi à Philidore que l'ètâi on fin relogeu. Dé vei lou né, Djan-Phelippe se met in route avoué san relodzeu dézo son bré. Tantia que falliai passa on riô chu onna plliantsetta m'n'individu trabetzé et sè fo dein lo riô avoué son reloudzo. Fasâi dâ vindzances dâo diabllio po poâi ressailli; mâ pas fotu, l'allâvé adî mé prévon; l'avai dè l'idhiè tanqui'a la guierguietta. Aloo sè met à criâ aô séco.

Pé bounheu dou valets qu'allavant verounâ âi felhiè passivan perquiè.

— Kouéte cein? criè ion dâi valets.

— Lé mè, Djan-Phelippe et mon reloudzo. Aô secoo!

— Tié fédè vo quie?

— Ne fé pas grand pussa, su tchâi dein lo riô. Veni vitè mé raveinta, se vo plliè!

Le dou valets lou raveintiront avoué son reloudzo et lou meniront aô cabaret po lou chetzi et bâir' on coup.

Ye firont veni Davi à Philidore que rise commeint on fou dè l'afféré.

Mâ, po sé chetzi, lè falliu bairè tant dè novi que la borsa à Djan iô l'âi iavâi onna pîça tota naôvé, fe bintout asse plliate que n'a punésè, quand reintra à l'hotô.

Ma fai, la senanna d'apri, quand volliu reveni queri son reloudzo, Davi à Philidore l'ai de :

— Du que voutro reloudzo a etâ dein l'idhiè, l'est fotu. Lo bou a gonclliâ, lè cordè san pour-